



La Lettre des Amis – août 2020

De nos nouvelles et des nouvelles pour cet fin d'été et la rentrée.

Nous vous imaginons en train de lire, de travailler ou vous reposer et attendons de vous revoir dans quelques jours !

→ Les Rendez-vous à retenir :

A partir de septembre, nos activités reprennent. Nous vous rappelons l'ensemble des actions prévues tant par Les Amis de La Machine à Lire que par La Librairie La Machine à Lire.

Pour nos **activités de soutien** lors des manifestations organisées par la librairie et les renforts ponctuels, nous comptons sur votre participation.

Rappel du programme de nos activités et notre participation aux actions menées par la librairie



Présence des Amis Manifestations de La Machine à Lire - automne 2020

Date	Manifestation	Lieu	Horaires	Présence
mercredi 9 septembre 20	Amis-Lecteurs	Le Chien de Pavlov	18h00 - 19h30	
jeudi 17 septembre 20 vendredi 18 septembre 20	CECA Université Hommes-Entreprises	Château Smith Haut Lafitte	journée	Joëlle Daniès + 1 Ami ?
mardi 22 septembre 20	Rentrée Littéraire La Machine à Lire	à la librairie	18h30 - 20h	Maud Pionica + 2 Amis ?
mercredi 23 septembre 20	Conférence Jean Luc Glèze (vente livres)	Athénée municipale	à confirmer	2 Amis
samedi 3 octobre 20	Petit Déjeuner littéraire avec Christine Ferrand	Le Chien de Pavlov	10h30 - 12h00 (horaire à confirmer)	participation 5€, sur inscription (lesamisdelamachinealire@gmail.com)
jeudi 8 octobre 20 vendredi 9 octobre 20 samedi 10 octobre 20 dimanche 11 octobre 20		Parc de Mondavit - Gradignan	journée	attente des précisions de la librairie 2 à 3 Amis sont nécessaires
samedi 7 novembre 20	Ferrante Ferranti	Musée Mer Marine Bordeaux	à confirmer	Françoise de Meyer Maud Pionica Jean-Philippe Qadry
mardi 17 novembre 20	Amis-Lecteurs	Le Chien de Pavlov	18h00 - 19h30	
le 8 ou 9 ou 10 décembre (date à confirmer)	Amis-Lecteurs	Le Chien de Pavlov	18h00 - 19h30	

Merci de vous inscrire pour les différents rendez-vous (lesamisdelamachinealire@gmail.com), les libraires espèrent notre implication.

→ Pour nous préparer aux lectures de la rentrée littéraire d'août et septembre, nous continuons par un panorama, des tendances et le programme de quelques éditeurs. Et bien sûr d'autres titres à découvrir.

→ Panorama et tendances:

Deux articles du journal Le Monde pour comprendre toutes les problématiques auxquelles seront confrontés les libraires et les enjeux économiques pour la librairie !

« Jamais sans doute une rentrée littéraire n'aura été, pour le monde du livre, **à ce point une période de danger et d'espoir.**

De danger car, après les pertes sèches de presque deux mois confinés (librairies fermées, parutions suspendues), et dans le contexte d'une crise sanitaire et économique inédite, traverser sans rencontrer de succès cette période cruciale pourrait se révéler une catastrophe pour les maisons d'édition, quelle que soit leur taille.

D'espoir, parce qu'à l'issue des semaines d'enfermement, les Français ont retrouvé le chemin des librairies, et dans d'impressionnantes proportions : les ventes de livres ont connu une augmentation de 19,6 % par rapport à 2019 entre le 11 mai et le 19 juillet », (*Le Monde du 7 août*).

« Pourvu que ça dure, se répète le milieu de l'édition, alors que s'annoncent 511 nouveaux romans entre la mi-août et la fin octobre – contre 524 en 2019 (chiffres de la publication professionnelle Livres-Hebdo).

Précisons que, au moment du confinement, les programmes de rentrée étaient pour la plupart bouclés.

Ils ont pu être aménagés, certains titres ajoutés et d'autres repoussés à plus tard (ainsi des premiers romans : on en compte 65 de langue française, contre 82 l'an passé), mais **il serait impossible de prétendre qu'ils ont été pensés dans leur globalité en fonction du contexte, ou que le nombre important d'auteurs considérés comme des « têtes d'affiche » soit l'effet d'une stratégie liée à la période. »**

Pour exemple, initialement prévus pour le printemps, certains titres ont été reportés et se retrouvent dans cette rentrée :

Camille Laurens, (*Fille*, Gallimard), **Mathias Enard** (*Le Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs*, Actes Sud) et **Véronique Olmi** (*Les Evasions particulières*, Albin Michel).

(*Raphaëlle Leyris - Le Monde du 13 août*).

➔ **La Rentrée littéraire de quelques éditeurs :**

Les éditions Verdier se concentrent autour de cinq ouvrages singuliers, trois à paraître dans la « Collection jaune », deux dans « La Petite Jaune ».

Dans la « Collection jaune » on retrouve ainsi en cette rentrée deux écrits d'expression française signés **Camille de Toledo** (*cf Lettre des Amis juillet*) et **Béatrice Commengé** (*Lettre des Amis août*); et un d'expression catalane d'**Eva Baltasar**, traduite ici par Annie Bats (*cf Lettre des Amis août*).

Deux courts récits littéraires sont en outre à paraître au sein de « La Petite Jaune », des textes aux thématiques contemporaines signés Barbara Stiegler et Emmanuel Venet.

Dans *Du cap aux grèves*, **Barbara Stiegler**, philosophe de formation, pose un regard sur la montée en puissance du mouvement des gilets jaunes, puis sur les différentes revendications des Français en ce qui concerne le sujet polémique des retraites et les domaines sensibles de l'éducation et de la santé. Elle mène sa réflexion de l'hiver 2018 au printemps 2020, une saison marquée par un confinement inédit.

Emmanuel Venet, psychiatre exerçant, analyse avec minutie le désintérêt des pouvoirs politiques pour la psychiatrie publique dans *Manifeste pour une psychiatrie artisanale*. Il fait état d'une France où l'idée même de thérapie est mise à mal par des questions de rentabilité d'établissements ou de personnels. Un retour aux pratiques de « psychiatrie artisanale » adaptée à chaque être serait, selon lui, non seulement possible, mais en plus salvateur.

La rentrée littéraire 2020 des éditions P.O.L :

L'un des textes les plus attendus du moment est à n'en pas douter *Yoga*, d'**Emmanuel Carrère**, six ans après *Le Royaume* (Prix littéraire Le Monde).

Les éditions P.O.L, font paraître les ouvrages de deux autres auteurs « piliers » du catalogue : **Patrick Lapeyre**, *Paula ou personne*, (*Cf. Lettre des Amis août*), et **Jean Rolin** (*Le Pont de Bezons*).

Cette rentrée est placée sous le signe des confessions : les œuvres de **Lise Charles**, **Laure Gouraige**, **Patrick Lapeyre**, **Jean Rolin** et **Emmanuel Carrère** dévoilent chacune la part intime d'un être réel ou romancé, complice ou victime de méfaits.

« Ainsi les éditions P.O.L sélectionnent pour cette rentrée littéraire des romans s'aventurant sur la définition de l'être, une somme d'actions, de vécu, de relations humaines (parfois destructrices), de regrets et de nostalgie. »

Les Editions de Minuit ont, elles, construit leur rentrée autour de deux de leurs auteurs « majeurs » : **Jean-Philippe Toussaint** (*Les Emotions*) et **Laurent Mauvignier** (*Histoires de la nuit*). (cf. *Lettre des Amis juillet*)

L'éditrice Sabine Wespieser offre en cette rentrée littéraire 2020

deux ouvrages singuliers montrant que la fiction est un subtil outil pour penser le monde.

Les écrivaines ainsi mises en lumière cette année sont **Dima Abdallah** (cf. *Lettre des Amis août*), primo-romancière libanaise d'expression française, et **Diane Meur** (cf. *Lettre des Amis juillet*), écrivaine et traductrice littéraire belge également d'expression française, auteure phare de la structure éditoriale.

À noter la parution en octobre de *Tableau noir* de **Michèle Lesbre** et la parution en novembre de *Ce genre de petites choses* de **Claire Keegan**.

La rentrée littéraire 2020 des éditions Liana Levi :

Au programme, un premier roman **Dany Héricourt**, *La cuillère*, un deuxième extrêmement attendu **Négar Djavadi**, *Arène* (Cf. *Lettre des Amis août*) et l'édition inédite du premier roman d'un auteur américain emblématique de la maison **Eddy L.Harris**, *Mississippi Solo*.

Le premier roman de Négar Djavadi, *Désorientale*, a été un « triomphe » de librairie, aussi bien en grand format qu'en poche. Quatre ans plus tard, le retour de la romancière française d'origine iranienne Négar Djavadi constitue un « événement ».

« Parmi les autres premiers romans remarquables, on retiendra "La cuillère" (Liana Levi) de la franco-britannique Dany Héricourt, un "road-trip" à la fois drôle et émouvant entre le Pays de Galles et la Bourgogne » *AFP 17/08/20*.

L'Arbre Vengeur se concentre en cette rentrée sur un premier roman de **Tiphaine Le Gall** *Une ombre qui marche*, 20 août 2020 (cf. *Lettre des Amis août*) et une épopée urbaine en charentaises de **Luc-Michel Fouassier**, *Les Pantoufles*, 03 septembre 2020.

La rentrée littéraire 2020 des éditions Finitude se concentre autour d'un seul ouvrage,

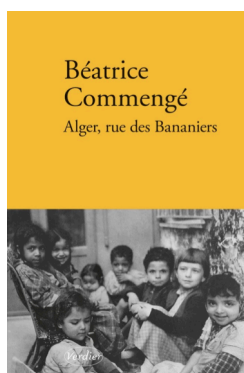
Le second roman de **Victor Pouchet**, *Autoportrait en chevreuil*, 20 août 2020 (cf. *Lettre des Amis août*)

Son premier roman *Pourquoi les oiseaux meurent*, était paru aux éditions Finitude en 2017.

A noter la parution à venir de deux ouvrages en octobre prochain, qui compléteront cette rentrée minimaliste. Il s'agit de *Journal : 2 janvier 1851 – 31 août 1851* de **Henry David Thoreau** et de *La Vie fugitive mais réelle* de **Pierre Lombard**, *VRP* de **Christophe Estèbe**.

Avec *La Lettre des Amis*, en fichier joint une présentation de la **rentrée littéraire des éditions Gallimard**.

➔ **Et d'autres titres à découvrir : la suite d'une liste non exhaustive commencée en juillet.**



➔ **Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers*, Verdier, 10 septembre 2020.**

« Le hasard m'avait fait naître sur un morceau de territoire dont l'histoire pouvait s'inscrire entre deux dates : 1830-1962. Tel un corps, l'Algérie française était née, avait vécu, était morte. Le hasard m'avait fait naître sur les hauteurs de la Ville Blanche, dans une rue au joli nom : rue des Bananiers. Dans la douceur de sa lumière, j'avais appris les jeux et les rires, j'avais appris les différences, j'avais aimé l'école Au Soleil et le cinéma en matinée, j'avais découvert l'amitié et cultivé le goût du bonheur. »

En remontant le cours d'une histoire familiale sur quatre générations, Béatrice Commengé entremêle subtilement la mémoire d'une enfance et l'histoire de l'Algérie française. Au plus près de l'esprit des lieux, elle parvient à donner un relief singulier au récit de cet épisode toujours si présent de notre passé.



→ Jessie Burton, *Les secrets de ma mère*, Gallimard, août 2020.

Une après-midi d'hiver de 1980, en plein cœur de Londres, Elise Morceau rencontre Constance Holden et tombe instantanément sous son charme. Connie est audacieuse et magnétique, une écrivaine à succès dont le dernier roman est adapté au cinéma par l'un des plus gros studios d'Hollywood. Elise suit Connie à Los Angeles, la ville par excellence du rêve et de l'oubli. Mais tandis que Connie s'enivre de l'énergie de cette nouvelle vie où tout le monde s'enveloppe de mensonges et tente d'atteindre les étoiles, Elise commence à perdre pied.

Au cours d'une fastueuse soirée hollywoodienne, elle surprend une conversation qui l'entraînera à prendre une décision radicale qui pourrait bouleverser sa vie. Trois décennies plus tard, en 2017, Rose Simmons cherche des réponses sur le passé de sa mère, Elise, qui a disparu sans laisser de traces alors qu'elle n'était qu'un bébé. Rose a découvert que la dernière personne à avoir vu sa mère est Constance Holden, une écrivaine recluse et oubliée qui s'est retiré de la vie publique alors qu'elle était au sommet de sa gloire. Rose se retrouve irrésistiblement attirée sur la piste de Connie, en quête d'indices sur les secrets de son passé.

Ce roman lumineux au souffle romanesque puissant nous emporte dans une quête d'identité remarquablement orchestrée. Au travers de personnages énigmatiques et inoubliables, Jessie Burton nous dévoile les coulisses des milieux littéraire et cinématographique ainsi que l'envers de la création artistique, de la fiction et de la maternité.

Pourquoi ce roman ? J'ai écrit ce roman comme une lettre d'amour à mes amies. J'ai voulu connaître toutes ces choses qu'elles avaient traversées et qu'elles traversent encore tant dans leur vie professionnelle que dans leur vie personnelle. Je voulais rendre hommage à leur force et leur beauté.



→ Fatima Daas, *La Petite dernière*, Notabilia, 20 août 2020.

« Héritière d'une double culture, la Petite dernière embrasse envers et contre tout son métissage et tente de l'accepter comme une richesse, qu'importe ce qu'en pensent les autres ».

« Je m'appelle Fatima Daas. Je suis la mazziya, la petite dernière. Celle à laquelle on ne s'est pas préparé. Française d'origine algérienne. Musulmane pratiquante. Clichoise qui passe plus de trois heures par jour dans les transports. Une touriste. Une banlieusarde qui observe les comportements parisiens. Je suis une menteuse, une pécheresse. Adolescente, je suis une élève instable. Adulte, je suis hyper-inadaptée. J'écris des histoires pour éviter de vivre la mienne. J'ai fait quatre ans de thérapie. C'est ma plus longue relation. L'amour, c'était tabou à la maison, les marques de tendresse, la sexualité aussi. Je me croyais polyamoureuse. Lorsque Nina a débarqué dans ma vie, je ne savais plus du tout ce dont j'avais besoin et ce qu'il me manquait. Je m'appelle Fatima Daas. Je ne sais pas si je porte bien mon prénom.

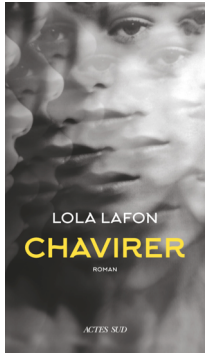


→ Jonathan Franzen, *Et si on arrêtait de faire semblant*, L'Olivier, 03 sept 2020.

« Vous pouvez continuer d'espérer que la catastrophe est évitable, et éprouver toujours plus de frustration et de colère face à l'inaction du monde. Ou vous pouvez accepter que le désastre est pour demain, et commencer à reconsidérer ce que cela veut dire d'espérer. »

Romancier célèbre, Jonathan Franzen est également un brillant essayiste et le prouve dans ce recueil composé de textes écrits entre 2001 et 2019. À travers des récits personnels et des réflexions plus vastes sur l'Amérique, le réchauffement climatique, la littérature ou les nouvelles technologies, Franzen nous pousse à interroger notre rôle dans la marche du monde.

Aujourd'hui, ses mots résonnent d'un écho particulier. Comment réagir face à l'inéluctable ? Jonathan Franzen décrit la lutte qui se joue en chacun de nous entre l'optimisme béat, le déni et le pessimisme, proposant une voie médiane : celle du pragmatisme combatif.



→ Lola Lafon, *Chavirer*, Actes Sud, 19 août 2020.

1984. Cléo, treize ans, qui vit entre ses parents une existence modeste en banlieue parisienne, se voit un jour proposer d'obtenir une bourse, délivrée par une mystérieuse Fondation, pour réaliser son rêve : devenir danseuse de modern jazz. Mais c'est un piège, sexuel, monnayable, qui se referme sur elle et dans lequel elle va entraîner d'autres collégiennes.

2019. Un fichier de photos est retrouvé sur le net, la police lance un appel à témoins à celles qui ont été victimes de la Fondation.

Devenue danseuse, notamment sur les plateaux de Drucker dans les années 1990, Cléo comprend qu'un passé qui ne passe pas est revenu la chercher, et qu'il est temps d'affronter son double fardeau de victime et de coupable. *Chavirer* suit les diverses étapes du destin de Cléo à travers le regard de ceux qui l'ont connue tandis que son personnage se diffracte et se recompose à l'envi, à l'image de nos identités mutantes et des mystères qui les gouvernent.

Revisitant les systèmes de prédation à l'aune de la fracture sociale et raciale, Lola Lafon propose ici une ardente méditation sur les impasses du pardon, tout en rendant hommage au monde de la variété populaire où le sourire est contractuel et les faux cils obligatoires, entre corps érotisé et corps souffrant, magie de la scène et coulisses des douleurs.



→ Eva Baltasar, *Permafrost*, Verdier, 03 septembre 2020.

Pour pouvoir vivre, la narratrice de *Permafrost* n'a eu d'autre choix que de se protéger des femmes auprès desquelles elle a grandi, mère, sœur, tante, de leurs obsessions navrantes, de l'hypocrisie familiale et son cortège de mensonges ou de sourires pour entretenir cette idée de l'épouse comblée et de la mère épanouie. Mais derrière l'épaisse cuirasse qu'elle a dû se fabriquer, ne se retrouve-t-elle pas prise comme dans une terre perpétuellement gelée, enfermée avec ses pensées suicidaires ?

Heureusement il y a les chambres, celles où elle se réfugie dans la lecture passionnée d'autres vies, et celles où elle découvre le corps et les caresses d'amantes fabuleuses.

S'isoler, s'adonner au plaisir, même non solitaire, ne suffisent, cependant, pas à apaiser son malaise. Pour se libérer, il faut ce récit, écrit comme l'on se parle à soi-même, sans détours et sans craindre ni ce qui paraît immuable ni ce qui serait provisoire. Un corps avec ses sensations, une voix avec ses réminiscences, ses craintes et ses limites, pour enfin se sentir « vivante, vivante comme jamais »



→ Tiphaine Le Gall, *Une ombre qui marche*, L'Arbre Vengeur, 20 août 2020.

Premier roman qui évite les lois du genre, *Une ombre qui marche* se présente comme l'essai d'un universitaire sur un écrivain mythique. On est pourtant dans une pure création qui s'approprie les codes universitaires pour dérouter. Mieux qu'un pastiche, ce texte qui est aussi une biographie en creux d'un personnage hors norme qui par la grâce d'un livre unique et radical a bouleversé l'humanité. Timothy Grall, spécialiste de Montaigne, a en effet composé un livre qui n'est fait que de pages vides. Le roman en est la glose, le commentaire partial d'un admirateur passionné, qui nous révèle la puissance hypnotique du pouvoir de la page blanche.

À la fois réflexion sur l'indicible et l'ineffable, et sur la richesse qui naît de ces limites, cette fantaisie sérieuse marie légèreté et gravité.



→ Patrick Lapeyre, *Paula ou personne*, POL, 20 août 2020.

Jean Cosmo retrouve par hasard, lors d'un mariage auquel ni l'un ni l'autre ne tenaient vraiment à assister, Paula Couturier, une amie de jeunesse, sœur d'un de ses premiers amours.

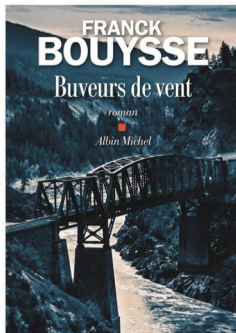
« C'est l'innocence du hasard, écrit le narrateur, qui donne à une rencontre son caractère fatal et stupéfiant. »

Ils attendront leur cinquième rendez-vous pour vivre une passion amoureuse dont la fièvre érotique leur communique un merveilleux sentiment d'exister.

Paula est mariée avec un homme malheureux mais prodigue... une vie facile et bourgeoise... se partage entre son mari, le catéchisme aux enfants... et la découverte bruyante du plaisir et de l'orgasme avec son amant.

Cosmo est célibataire, travaille de nuit au tri postal de Montreuil... passionné de philosophie : Cosmo est postier philosophe comme d'autres sont peintres du dimanche. D'une façon loufoque et tendre, il voudra peu à peu initier Paula à l'énigme de la présence, la problématique heideggerienne de l'Être et de l'existence, tout en se livrant avec elle à des ébats sexuels intenses et répétés.

Patrick Lapeyre raconte avec humour et gravité comment la passion s'affirme de façon absurde mais inéluctable dans l'impossibilité d'aimer.



→ Franck Bouysse, *Buveurs de vent*, Albin Michel, 19 août 2020.

Ils sont quatre, nés au Gour Noir, cette vallée coupée du monde, perdue au milieu des montagnes. Ils sont quatre, frères et sœur, soudés par un indéfectible lien.

Marc d'abord, qui ne cesse de lire en cachette. Matthieu, qui entend penser les arbres.

Puis Mabel, à la beauté sauvage. Et Luc, l'enfant tragique, qui sait parler aux grenouilles, aux cerfs et aux oiseaux, et caresse le rêve d'être un jour l'un des leurs.

Tous travaillent, comme leur père, leur grand-père avant eux et la ville entière, pour le propriétaire de la centrale, des carrières et du barrage, Joyce le tyran, l'animal à sang froid...

Dans une langue somptueuse et magnétique, Franck Bouysse, l'auteur de *Né d'aucune femme*, nous emporte au cœur de la légende du Gour Noir, et signe un roman aux allures de parabole sur la puissance de la nature et la promesse de l'insoumission.

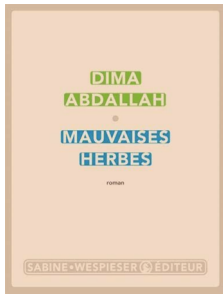


→ Négar Djavadi, *Arène*, Liana Lévi 19 août 2020.

Benjamin Grossman veut croire qu'il a réussi, qu'il appartient au monde de ceux auxquels rien ne peut arriver, lui qui compte parmi les dirigeants de BeCurrent, une de ces fameuses plateformes américaines qui diffusent des séries à des millions d'abonnés. L'imprévu fait pourtant irruption un soir, banalement: son téléphone disparaît dans un bar-tabac de Belleville, au moment où un gamin en survêt le bouscule. Une poursuite s'engage jusqu'au bord du canal Saint-Martin, suivie d'une altercation inutile.

Tout pourrait s'arrêter là, mais, le lendemain, une vidéo prise à la dérobée par une lycéenne fait le tour des réseaux sociaux. Sur le quai, les images du corps sans vie de l'adolescent, bousculé par une policière en intervention, sont l'élément déclencheur d'une spirale de violences. Personne n'en sortira indemne, ni Benjamin Grossmann, en prise avec une incertitude grandissante, ni la jeune flic à la discipline exemplaire, ni la voleuse d'images solitaire, ni les jeunes des cités voisines, ni les flics, ni les mères de famille, ni les travailleurs au noir chinois, ni le prédicateur médiatique, ni même la candidate en campagne pour la mairie. Tous captifs de l'arène: Paris, quartiers Est.

Négar Djavadi déploie une fiction fascinante, ancrée dans une ville déchirée par des logiques fatales.



→ Dima Abdallah, *Mauvaises herbes*, Sabine Wespieser, 27 août 2020.

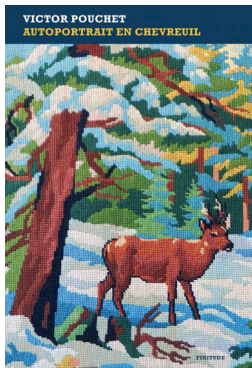
Dehors, le bruit des tirs s'intensifie. Rassemblés dans la cour de l'école, les élèves attendent en larmes l'arrivée de leurs parents. La jeune narratrice de ce saisissant premier chapitre ne pleure pas, elle se réjouit de retrouver avant l'heure « son géant ». La main accrochée à l'un de ses grands doigts, elle est certaine de traverser sans crainte le chaos.

Ne pas se plaindre, cacher sa peur, se taire, quitter à la hâte un appartement pour un autre tout aussi provisoire, l'enfant née à Beyrouth pendant la guerre civile s'y est tôt habituée.

Son père, dont la voix alterne avec la sienne, sait combien, dans cette ville détruite, son pouvoir n'a rien de démesuré. Même s'il essaie de donner le change avec ses blagues et des paradis de verdure tant bien que mal réinventés à chaque déménagement, cet intellectuel – qui a le tort de n'être d'aucune faction ni d'aucun parti – n'a à offrir que son angoisse, sa lucidité et son silence.

L'année des douze ans de sa fille, la famille s'exile sans lui à Paris. Collégienne brillante, jeune femme en rupture de ban, mère à son tour, elle non plus ne se sentira jamais d'aucun groupe, et continuera de se réfugier auprès des arbres, des fleurs et de ses chères adventices, ces mauvaises herbes qu'elle se garde bien d'arracher.

De sa bataille permanente avec la mémoire d'une enfance en ruine, l'auteure de ce beau premier roman rend un compte précis et bouleversant. Ici, la tendresse dit son nom dans une main que l'on serre ou dans un effluve de jasmin, comme autant de petites victoires quotidiennes sur un corps colonisé par le passé.



→ Victor Pouchet, *Autoportrait en chevreuil*, Finitude, 20 août 2020.

Ici le romancier explore les chemins de l'enfance à travers les réminiscences de son personnage principal, Elias.

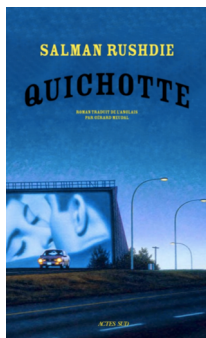
Avril, sa compagne, lui suggère symboliquement de se défaire de son bagage émotionnel lié à cette période difficile en reproduisant métaphoriquement un rite tzigane qui prévoit, à la mort d'un homme, que l'on brûle sa caravane avec tous ses effets personnels. Elias devrait ainsi s'en inspirer et « brûler » ses souvenirs vifs qui le tenaillent encore...

Présentation de l'éditeur : Avril s'inquiète pour Elias. Elle l'aime, mais il est si secret, si étrange parfois. Craintif, aussi. Elle voudrait comprendre ce qui le tourmente, ce qui l'empêche

de vivre pleinement. Mais comment Elias pourrait-il lui confier ce qu'a été son enfance ?

Pas facile, dans un petit village, d'être le fils du « fou ». De celui qui se dit magnétiseur, médium ou « paradoxologue » et qui fait subir à sa famille la tyrannie de ses discours et de ses délires.

L'amour d'Avril suffira-t-il pour qu'Elias échappe à cette enfance abîmée ?



→ Salman Rushdie, *Quichotte*, Actes Sud, 02 septembre 2020.

Quichotte, un représentant de commerce vieillissant obsédé par le « réel irréel » de la télévision, tombe éperdument amoureux d'une reine du petit écran et s'embarque, à travers les routes d'Amérique, dans une quête picaresque pour lui prouver qu'il est digne de sa main. À ses côtés sur le siège passager, Sancho, son fils imaginaire. Ce roman d'une ampleur phénoménale raconte l'histoire d'une époque dérégulée – « l'Ère du Tout Peut Arriver » – et brasse dans son sillage des thèmes aussi divers que les relations père-fils, les querelles frère-sœur autour d'actes impardonnables, le racisme, la crise des opiacés, les cyber-espions, la science-fiction, l'histoire

de l'Auteur qui a créé Quichotte, et la fin du monde.

Exubérant, drolatique et terriblement intelligent, Quichotte est une bombe littéraire sur fond d'apocalypse.

→ Dès fin août, nous découvrirons les lectures des libraires, leurs choix et leurs coups de cœur.

Amicalement, Les Amis de La Machine à Lire